wild bunch DISTRIBUTION

PHOTOS : THIBAULT GRABHERR © 2006 FIDELITE FILMS - BIG WORLD - VIRTUAL FILMS - WILD BUNCH - FRANCE 2 CINEMA. TOUS DROITS RESERVES.

YVAN ATTAL CLOVIS CORNILLAC

LE SERPENT

UN FILM DE ÉRIC BARBIER

ET LA PARTICIPATION DE PIERRE RICHARD
SIMON ABKARIAN

www.leserpent-lefilm.com

www.wildbunch-distribution.com

Durée : 1h59 ▪ Format 1.85 – 35mm ▪ Son : dolby SRD / DTS ▪ Visa : 115 208

DISTRIBUTION
WILD BUNCH DISTRIBUTION
35, quai d'Anjou
75004 Paris
Tél. : 01 53 10 42 50
Fax : 01 53 10 42 69
distribution@wildbunch.eu
www.wildbunch-distribution.com

VENTES INTERNATIONALES
WILD BUNCH
99, rue de la Verrerie
75004 Paris
Tél. : 01 53 01 50 20
Fax : 01 53 01 50 49
www.wildbunch.biz

PRESSE
MOTEUR !
Dominique Segall
Linda Marasco
20, rue de la Trémoille
75008 Paris
Tél. : 01 42 56 95 95
lmarasco@maiko.fr

Les textes et photos de ce dossier sont téléchargeables sur le site du film : www.leserpent-lefilm.com

FIDÉLITÉ ET BIG WORLD PRÉSENTENT EN ASSOCIATION AVEC WILD BUNCH

YVAN ATTAL CLOVIS CORNILLAC

ET LA PARTICIPATION DE PIERRE RICHARD
SIMON ABKARIAN

LE SERPENT

UN FILM DE ÉRIC BARBIER

SORTIE : 10 JANVIER 2007

SYNOPSIS

Vincent Mandel, photographe
et père de famille en instance
de divorce, voit sa vie s'effondrer
à cause d'une manipulation
orchestrée par un ancien
camarade de classe,
Joseph Plender.
Meurtre, enlèvement
et chantage vont conduire
Vincent dans une véritable
descente aux enfers...
Il ne lui reste qu'un seul espoir,
battre Plender à son propre jeu.

RENCONTRE AVEC ÉRIC BARBIER RÉALISATEUR

Où êtes-vous allé chercher cette terrifiante et captivante histoire de manipulation ?

Tout est parti d'un écrivain anglais, Ted Lewis, auteur de *Plender*, le livre dont est tiré *Le Serpent*. J'avais lu par curiosité un de ses premiers romans *Get Carter* car il avait été adapté au cinéma par Mike Hodges, avec Michael Caine. C'est là que j'ai découvert l'univers unique, très sombre, très violent de Lewis. Ted Lewis qui est mort jeune, à 42 ans, n'a malheureusement écrit que sept très beaux romans. Parmi eux il y avait *Plender*. L'histoire est celle d'un personnage qui en harcèle un autre, pour se venger d'événements liés à son enfance. C'est un livre qui m'a profondément touché. D'une part parce qu'il parle des blessures liées à l'enfance ; d'autre part parce qu'il fait partie de ces histoires qui fonctionnent sur le plaisir qu'on prend à voir le héros se faire tortuter.

Y a-t-il eu un gros travail d'adaptation ?

Avec *Plender*, on avait une histoire qui s'inscrivait dans les systèmes narratifs de harcèlement, que l'on retrouve dans des films comme *Les Nerfs à Vif*, *L'Inconnu du Nord Express*, *Liaison Fatale*. Quelqu'un qui rentre dans la vie d'un autre et qui va en changer toutes les données. Le livre contenait déjà deux, trois grands mouvements cinématographiques, notamment le vol du cadavre et l'accident. Mais Lewis prenait ouvertement le parti du bourreau et avec Trân-Minh Nam, le scénariste, on s'est confronté à cette grande difficulté qui était de complètement réhabiliter le héros. Dans le roman, le personnage de Vincent est lâche, presque repoussant ! Pour vous donner un exemple, dans le roman, Vincent qui vient de coucher avec Sofia, tente de se débarrasser de son corps après sa chute dans les escaliers, ce que nous ne pouvions garder dans le film car il fallait que Vincent soit innocent – je parle en terme de morale - pour que l'intrusion de Plender dans sa vie ait un sens. Dans ce type de films, l'antagoniste - qui est souvent un grand manipulateur - est toujours très fort ; tout le travail a consisté à faire remonter le protagoniste pour qu'il ne soit pas complètement écrasé.

Le second problème majeur auquel nous nous sommes confrontés a été de trouver une fin. Le roman a une fin abrupte où Plender se fait tuer par un tiers. Pour le film, nous nous devions d'imaginer un retournement qui soit à la hauteur de ce que le héros subit pendant les trois quarts de l'histoire. Pour se faire, nous sommes partis de l'envie théorique de structurer le film en miroir : tout ce que le méchant ferait subir au gentil, le gentil le ferait subir au méchant dans la deuxième partie du film. Mais cela nous a pris beaucoup de temps avant de trouver l'œil pour l'œil et la dent pour la dent. Au final je pense que nous avons réussi à ce que le héros redevienne un héros, après avoir construit lui-même son cheminement pour devenir héroïque.

RENCONTRE AVEC ÉRIC BARBIER RÉALISATEUR

Comment avez-vous travaillé ?

L'expérience que j'ai eue sur mes films précédents - qui sont des films pour lesquels j'ai de l'affection mais que je n'aime pas – m'a poussé à considérer que le scénario était le centre absolu d'un projet. Donc quand on s'est lancé sur *Le Serpent*, l'idée était de travailler différemment. De ne pas se jeter à corps perdu dans l'écriture mais d'arriver à se raconter l'histoire du début à la fin en questionnant en permanence les avancées, sans jamais contourner un obstacle qui se présente. Le principe était de ne jamais structurer la narration autour d'une scène que j'aurais eu envie de tourner mais de revenir à l'éternelle question "Qu'est-ce qu'on raconte ?", "Qu'elle est l'histoire ?", "Qu'elle est la dynamique de chaque mouvement ?". Avec Nam, on s'est mis à parler du film en marchant, on marchait, on marchait, et le travail était de se raconter l'histoire, de la détailler de plus en plus jusqu'au moment où l'on pensait tenir quelque chose. Là, on écrivait assez vite, on faisait lire à quelques personnes qui nous critiquaient. On reprenait ensuite la structure de l'histoire en intégrant dans nos discussions les points qui avaient été soulevés. En procédant de la sorte nous avons écrit une douzaine de moutures où chaque remise en cause était un pas de plus pour arriver à une histoire qui tienne en haleine le spectateur, où le héros gagne ses galons.

Comment avez-vous eu l'idée de former ce couple inédit : Yvan Attal et Clovis Cornillac ?

J'avais Yvan Attal en tête pour Vincent dès que nous avons commencé à travailler sur le scénario. C'est un acteur que j'avais envie de filmer depuis longtemps. Quand il a accepté le film, je me suis trouvé dans la situation idéale de voir l'acteur que j'imaginais depuis le début jouer le rôle. Yvan a été très actif sur le projet, c'est lui qui a été à l'origine de ma rencontre avec Clovis Cornillac qui m'avait impressionné par sa prestation dans le film de Thomas Vincent *Karnaval*. Clovis était parfait pour le rôle. Il avait changé physiquement, il s'était étoffé tout en gardant ce visage lunaire, ces yeux transparents presque innocents où l'on voit l'enfant dans certaines scènes du *Serpent*. Yvan et Clovis se connaissaient depuis longtemps et j'ai été heureux de leur permettre de se rencontrer dans le travail.

Et Pierre Richard ?

Pour le rôle de l'avocat Gilles Cendras, je cherchais un acteur d'une soixantaine d'années qui ait la prestance d'un avocat d'affaires tout en dégageant une certaine fragilité. L'histoire de Pierre Richard dans le cinéma français n'est plus à faire. C'est quelqu'un qui a marqué la jeunesse de tous les gens de ma génération. L'idée s'est imposée comme une évidence. Je l'ai rencontré chez lui un matin, il avait ses cheveux droits sur la tête, sa barbe hirsute. On a discuté du personnage de Gilles Cendras, du scénario. À un moment, je lui fais remarquer que Cendras est un avocat et qu'il va devoir se couper les cheveux et la barbe... et là, un blanc... un ange qui passe, puis deux, puis trois... Pierre se lève, il va faire un tour dans son salon, puis il revient tout d'un coup pour me dire : "Je ne peux pas faire ça, je porte la barbe depuis plus de dix ans, si je la coupe je vais être tout nu !". Il s'est rasé deux ou trois jours avant de recevoir son César. Quand je l'ai vu à la télévision je me suis dit : "Ça y est, Pierre fait le film". Je crois qu'il était content de changer de peau pour ce personnage, content de jouer un avocat. Le travail avec lui a été vraiment formidable. Tous les acteurs se sont vraiment impliqués sur le projet, de Minna Haapkyla qui est venue de Finlande pour jouer la femme de Vincent à Simon Abkarian qui joue son avocat, Olga Kurylenko, Véronika Varga, Jean Claude Bouillon, Gérald Laroche, Pierre Marzin... je pourrais les citer tous.

Le tournage était-il aussi éprouvant que l'histoire ?

Pour raconter le scénario en images, j'ai travaillé avec Marie Eynard. Ensemble nous avons conçu deux types de story-boards : un premier pour les scènes d'action (la chute, l'accident, etc.), où les dessins étaient très précis car dans ces scènes c'est l'image qui conduit l'histoire et construit la tension. Un second plus malléable, pour les scènes de comédie. Grâce à cette préparation d'avant tournage, je savais exactement ce qu'il fallait raconter visuellement pour qu'une scène fonctionne. Je savais par exemple la liberté que pouvaient prendre les acteurs dans une scène de comédie sans que cela déséquilibre le film. Pendant le tournage, Nam et Marie qui n'avaient pas - de par leurs fonctions - la même pression que les gens plus impliqués dans le système de fabrication, sont restés très proche du film. Nous avons poursuivi nos discussions sur la narration et le découpage jusqu'à la fin du montage.

La musique est très présente dans le film. À quel moment l'avez-vous intégrée au projet ?

La musique a été travaillée en amont, sur le scénario. Musicalement l'histoire est construite à partir des personnages : une structure musicale pour Plender et une structure musicale pour Vincent.

La difficulté était de trouver une musique qui raconte la folie de Plender, qui crée un malaise quand il s'introduit dans la vie de Vincent. On cherchait un son avec une ritournelle, un motif au piano, un truc obsédant, comme quelque chose de l'enfance qui n'arrive pas à sortir du film, qui ne sortira qu'à la fin, dans le combat à mort. Renaud Barbier, le compositeur, a travaillé au piano sur des motifs de boîte à musique qu'il a épaulés avec des sons assez inquiétants.

Pour Vincent, il a trouvé un thème plus classique, plus mélodique qui sert à renforcer son isolement dans le film.

Renaud voulait aussi travailler avec des instruments peu utilisés, pour avoir des sons qui soient difficilement identifiables, plus inquiétants. Il a travaillé avec un orgue qui donne une tonalité un peu aigre. C'est un vieux son, assez beau, auquel il a ajouté des bruits d'enclume et d'autres sons synthétiques qui donnent à la musique cette tessiture si particulière. J'ai eu la chance de démarrer le tournage avec la musique du film en tête. Le thème de Vincent, les mouvements musicaux sur Plender. Je connaissais l'univers musical dans lequel on évoluait.

Vous êtes un réalisateur qui fait le lien entre le cinéma d'auteur et le cinéma de genre et, en même temps, vous avez une place à part dans le cinéma français. Pourquoi ?

Ce qui a déterminé mon chemin dans le cinéma, c'est que j'ai mis en scène en 1990 un premier film, *Le Brasier*, très cher, très lourd, assez jeune, à trente ans, sur lequel j'ai fait beaucoup d'erreurs. C'est un film raté sur lequel il y a eu une sorte de quiproquo. C'était un long-métrage ambitieux. Je voulais réaliser un grand film populaire, une saga, l'histoire d'une famille polonaise qui émigre dans le Nord de la France dans les années 30. Malheureusement et pour des raisons assez complexes, le film ne s'est pas fait comme je l'imaginais.

Et vous attendez dix ans pour réaliser *Toreros*…

Le Brasier a pris une grosse partie de ma vie… presque dix ans. Après l'échec du film, cela a été compliqué pour moi d'avoir envie de refaire un autre long-métrage. Pas de réaliser un autre film, mais d'avoir réellement envie de faire un autre film. J'ai eu des propositions mais en fin de compte, je n'avais plus envie.

Pendant cette période, j'allais voir beaucoup de corridas, et ce qui m'a redonné envie de faire du cinéma, c'est la rencontre avec la tauromachie. J'ai passé pas mal de temps dans ce milieu et j'ai eu envie de réaliser une fiction sur ce sujet. Cela a donné *Toreros* un film un peu atypique pour lequel j'ai beaucoup d'affection.

Le côté positif de ce parcours c'est que *Le Brasier* et *Toreros* ont changé ma manière d'appréhender le travail. En dehors des anecdotes, ces long-métrages ont changé ma façon de travailler sur les films. Ils m'ont remis en question, par rapport à tout le fonctionnement autour d'un projet cinématographique. Pour *Le Serpent*, les producteurs – qui connaissaient ce passé – ont beaucoup porté le projet. Ils m'ont toujours soutenu dans les moments difficiles ce qui m'a permis de ne pas m'écarter du chemin que je devais suivre pour faire aboutir le film.

ÉRIC BARBIER

2006 LE SERPENT

2000 TOREROS

1990 LE BRASIER

Éric Barbier a également réalisé de nombreux films publicitaires et UN AIR DE LIBERTÉ, téléfilm pour ARTE en 1993.

YVAN ATTAL
EST VINCENT MANDEL

Comment êtes-vous arrivé sur le projet ?

J'ai toujours voulu travailler avec Éric Barbier. De par l'ampleur de ses projets je me faisais l'idée d'un réalisateur très talentueux et un peu fou. On s'était croisés par-ci, par-là, et l'on avait manifesté notre envie de travailler ensemble. Un jour, mon agent me dit qu'il a lu le nouveau scénario de Barbier, qu'il était encore en train de retoucher des choses, mais qu'il voulait me le proposer. J'étais assez content de pouvoir enfin travailler avec lui, mais j'attendais de lire. C'est rare de tomber sur un scénario comme *Le Serpent*, je n'ai pas hésité.

Pourquoi est-ce si rare de tomber sur un scénario comme *Le Serpent* ?

Ce qu'il y avait de fort dans le scénario c'est que, au-delà du thriller et sa construction minutieuse, il y avait une histoire dense. Souvent, on lit un scénario, et l'on se rend compte que les réalisateurs ne veulent pas forcément raconter une histoire : ils veulent juste tourner des plans, se faire plaisir avec l'outil. Quand je lis un scénario, je n'arrive pas à me dire "Ah ! j'ai un bon rôle, je vais faire le film". Il faut que le projet m'intéresse avant tout. Le projet de Barbier m'a intéressé, car il y avait là un film de genre qui n'était pas vide.

Entre les deux personnages principaux, pourquoi avoir choisi de jouer le "gentil" ?

Parce que c'est celui-là qu'on m'a proposé ! Sur le papier, et c'est souvent le cas, le rôle du méchant est tout de suite plus excitant à jouer, plus jubilatoire pour un acteur parce qu'il tire les ficelles et qu'en plus, il a une dimension psychologique très complexe. Mais j'ai été très ému par le personnage de Vincent. Son isolement dès le départ et sa volonté de se battre dans son divorce pour la garde de ses enfants me semblaient être des motivations essentielles.

Comment avez-vous abordé votre personnage, Vincent Mandel ?

J'ai essayé de lui inventer une histoire, celle qu'on ne voit pas dans le film. Une histoire que je tente de faire recouper avec ma propre histoire…
Vincent Mandel a du coup pour moi toujours rêvé d'être un artiste. Il était photographe et avait voyagé en Amérique du Sud, en Inde pour faire des photos pour lui… Jusqu'au moment où il a rencontré une fille, une bourgeoise, et il est rentré dans sa famille. Je me suis dit qu'il culpabilisait probablement d'être devenu un bourgeois en renonçant à sa vie d'artiste, en tout cas de photographe. Un type miné parce qu'il en est réduit à faire des photos de catalogue, comme un acteur qui se rend compte qu'il n'est pas du tout l'acteur qu'il avait rêvé d'être… Ce divorce était peut-être une nouvelle chance pour lui. Il n'y avait qu'à régler le problème des enfants et en faisant confiance à la justice, il pourrait rebondir… Mais c'est exactement l'endroit où Plender va le coincer en le compromettant devant la justice justement.

Comment s'est déroulé le travail sur le plateau ?

Je me suis concentré uniquement sur ce qui était donc essentiel : un type qui divorce de sa femme et qui ne peut pas supporter l'idée qu'elle

emmène ses enfants dans un pays étranger et qu'il ne puisse plus les voir. Là-dessus, vient se greffer Plender, et pour moi, Plender était simplement un moyen de montrer jusqu'où ce type était prêt à aller pour pouvoir garder ses enfants. Le travail avec Éric Barbier était vraiment intéressant, parce qu'il a respecté ce choix que je faisais, même si parfois, pour lui, le thriller devait prédominer.

Le film est haletant. Le tournage l'était-il aussi ?

Le tournage était éprouvant, aussi bien physiquement qu'émotionnellement. C'est quand même plus léger de tourner un rôle où l'énergie dont vous avez besoin est beaucoup plus légère et dans lequel vous n'avez pas à vous faire martyriser par une brute.

Surtout si la brute, c'est Clovis Cornillac !

Au contraire, avec Clovis, c'était simple. Je connais Clovis depuis une quinzaine d'années. De temps en temps, j'allais le voir jouer au théâtre. Mais je n'avais jamais eu l'occasion de travailler avec lui. Il n'y a pas eu besoin de "préliminaires", ça allait vite. C'est un acteur très facile. Je veux dire par là que bien que nos deux personnages se livrent une lutte sans merci, ça n'a jamais été conflictuel entre nous : il y a la scène, et on la joue. On essaye de trouver comment l'interpréter le plus efficacement possible. Ce n'étaient pas des rôles qui nous donnaient envie de nous retrouver après le film pour boire un coup et rigoler. Encore que ! Il y avait quand même un rapport assez particulier pendant le tournage, mais qui n'était jamais problématique. Je suis très heureux de l'avoir rencontré professionnellement.

Après vous être autant impliqué, comment avez-vous réagi en voyant le film ?

Ce qui était bizarre, c'est que les endroits où je me suis fait du mal, me font encore mal à la vision du film ! C'est comme une mémoire sensorielle. Tu as joué une scène, tu t'es raconté une histoire, et c'est cette histoire que tu vois et qui t'émeut. Surtout quand elle est enrichie par tout ce que tu découvres des autres personnages, du travail des acteurs, mais aussi celui d'une équipe qui a beaucoup travaillé. Le film a une vraie atmosphère et une vraie "patte". Au-delà du thriller et des lois du genre totalement maîtrisées qui nous procurent un vrai plaisir de cinéma, il y a une émotion qui se dégage de tous ces personnages confrontés avant tout à leurs souffrances, leurs dilemmes et leurs contradictions.

YVAN ATTAL
FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

2006 — **LE SERPENT**
Réal. Éric BARBIER

LE CANDIDAT
Réal. Niels ARESTRUP

RUSH HOUR 3
Réal. Brett RATNER

2005 — **ANTHONY ZIMMER**
Réal. Jérôme SALLE

L'INTERPRÈTE
Réal. Sydney POLLACK

MUNICH
Réal. Steven SPIELBERG

2004 — **ILS SE MARIÈRENT ET EURENT BEAUCOUP D'ENFANTS**
Réal. Yvan Attal

UN PETIT JEU SANS CONSÉQUENCE
Réal. Bernard RAPP

2003 — **BON VOYAGE**
Réal. Jean-Paul RAPPENEAU

IL EST PLUS FACILE POUR UN CHAMEAU
Réal. Valeria BRUNI-TEDESCHI

2001 — **AND NOW... LADIES AND GENTLEMEN**
Réal. Claude LELOUCH

2000 — **MA FEMME EST UNE ACTRICE**
Réal. Yvan Attal

1999 — **THE CRIMINAL**
Réal. Julian SIMPSON

LE PROF
Réal. Alexandre JARDIN

1998 — **WITH OR WITHOUT YOU**
Réal. Michaël WINTERBOTTOM

MES AMIS
Réal. Michel HAZANAVICIUS

1997 — **ALISSA**
Réal. Didier GOLDSCHMIDT

CANTIQUE DE LA RACAILLE
Réal. Vincent RAVALEC

1996 — **SARAKA BO**
Réal. Denis AMAR

LOVE ETC...
Réal. Marion VERNOUX
Prix Jean Gabin

1995 — **PORTRAITS CHINOIS**
Réal. Martine DUGOWSON

1992 — **LES PATRIOTES**
Réal. Éric ROCHANT
Sélection Officielle
au festival de Cannes 1994

1991 — **AUX YEUX DU MONDE**
Réal. Éric ROCHANT

AMOUREUSE
Réal. Jacques DOILLON

APRÈS L'AMOUR
Réal. Diane KURYS

1990 — **MAUVAISE FILLE**
Réal. Régis FRANC

1989 — **UN MONDE SANS PITIÉ**
Réal. Éric ROCHANT
César du Meilleur Jeune Espoir
Masculin 1990

CLOVIS CORNILLAC
EST JOSEPH PLENDER

Quelles ont été vos premières impressions en découvrant le personnage de Plender ?

Avant même Plender, j'ai vraiment été impressionné par le scénario du *Serpent*. J'étais très excité à l'idée d'avoir entre les mains un scénario sans faille, surtout un film de genre. Dans un thriller, c'est essentiel qu'il n'y ait pas de faille, car s'il y a quelque chose qui ne va pas dans le scénario, tu ne peux pas le rattraper au tournage.

Et le fait que votre personnage soit aussi terrifiant ?

C'est ce qui m'a aussi plu chez Plender : j'avais envie d'interpréter son côté revanche, robot, chose indestructible, inspirer cette angoisse que l'on ressent lorsque l'on se trouve face à un mur. Plus tard, on découvrira qu'il n'est pas indestructible. Mais Plender n'a rien à perdre. Et en même temps, ce dont j'avais envie et avec quoi Éric Barbier était entièrement d'accord, c'est de donner de l'empathie à un personnage aussi terrifiant que Plender. Arrêter d'être dans des clivages : le bien, le mal. Plender me touche. Je ne me dis pas : "C'est juste un salopard". Je me dis : "Cet homme, ce sont ses blessures. C'est énorme ce qu'il a subi".

Où êtes-vous allé chercher l'humanité de Plender ?

Dans ce qui est raconté dans l'histoire : dans l'enfance. On connaît la cruauté des gamins entre eux. Quand cela va jusqu'à un acte terrifiant comme le viol, on est en droit de se dire qu'il y a des circonstances. Il est question d'un être humain, pas d'une machine. Ce que Plender a pris dans la gueule, c'est dur ! Comment peut-on se construire avec ça ? Ce n'est pas le thème du film, mais je ne pense pas que j'aurais sauté à pieds joints dans le projet si l'on m'avait dit qu'il n'y avait aucune raison à la monstruosité du personnage, que c'était juste une ordure. Je trouve qu'il faut qu'on ait les blessures des antagonistes.

Pourquoi avoir eu envie de jouer le "méchant" ?

Plender est un très beau personnage et Yvan est un Vincent formidable. Je joue beaucoup de héros positifs et dans la trajectoire d'un acteur, ce qui est intéressant, c'est de se balader dans les rôles. Plender est une incarnation unique ! Au milieu des *Chevaliers du Ciel*, *Des Brigades du Tigre* et d'*Astérix* - des rôles denses mais très positifs – c'est quand même intéressant de pouvoir travailler sur un rôle aussi négatif que Plender.

Les sentiments à l'égard de votre personnage ont-ils évolué d'une étape à l'autre ?

En voyant le film, je me suis fait avoir : on s'identifie évidemment au personnage d'Yvan, et à chaque instant, je me disais : "Le pauvre !" J'aime beaucoup Pierre Richard dans le film. C'est une autre victime de Plender. Ces personnages-là ont le courage de notre lâcheté, on les regarde et l'on se dit : "Moi qu'est-ce que je ferais dans cette situation ?" Alors que personne ne va s'identifier à Plender. En revanche, j'ai envie qu'on se dise : "Faisons gaffe à qui on fait du mal". Ça peut générer des choses terrifiantes. De l'empathie pour mon personnage, peut-être, mais je ne me lance pas dans ce type de rôle en me disant : "On va adorer ce mec-là". Plender pleure à la fin. J'y tenais. Ce type-là est réellement blessé, sinon ce n'est qu'un monstre.

Vos affrontements avec Yvan Attal sont très brutaux : comment s'est déroulé le tournage ?

On n'avait jamais travaillé ensemble Yvan et moi. C'est quelqu'un que j'apprécie énormément : ça c'est un bonus. Il est fin, il a une vraie personnalité. C'est Yvan, ce n'est pas un copier-coller, c'est une personne. Et chaque fois qu'on avait des scènes ensemble, il y avait – et je ne pense pas me tromper – une notion de plaisir. C'est agréable de jouer avec quelqu'un quand c'est très précis dans le jeu, où l'un et l'autre sont dans leur partition.

Et avec Éric Barbier ?

J'avais vu *Le Brasier*, j'avais trouvé le film formellement impressionnant. C'était très tenu. J'étais ravi de travailler avec Éric Barbier, surtout après la rencontre, qui a été déterminante. C'est très agréable de travailler avec quelqu'un qui sait ce qu'il veut. Il est à l'écoute des acteurs et il y a un échange. On a eu cette chance avec Éric Barbier : c'est un vrai cinéaste.

Et pour l'aspect physique de Plender ?

Je voyais une dégaine "VRP démodé", un look des années 80. Ce trois-quarts en cuir sur un costume croisé, c'était flippant. Il y a quelque chose dans le costume croisé de très anguleux. Toutes les scènes où Plender est dans son bureau, c'est comme un type qui est éteint, sans vie. Et quand il est éteint, il est en veille et c'est là que les choses se calculent, deviennent très inquiétantes. Il y avait cette envie d'un personnage à l'aspect aiguisé, d'un roc. Quand j'ai vu le film, je me suis dit oui, c'est bien l'image que je voulais donner. Avec évidemment plein de belles surprises.

Est-ce le plus salaud des personnages que vous ayez joués ?

J'ai fait beaucoup de télévision et j'ai joué tous les salauds. Et les scénarii de la télé sont beaucoup plus didactiques avec des salauds qui sont réellement des salauds. C'est le principe de la télévision : on ne rachète pas un méchant.
J'ai toujours essayé d'y apporter quand même quelque chose pour qu'il y ait un peu d'empathie. Mais j'ai joué vraiment des ordures. Plender est d'abord victime avant de devenir bourreau. Ça ne justifie pas, mais ça questionne. Tout le temps, j'en comprenais la logique.

Aimez-vous Plender ?

Si je ne l'aimais pas,
je ne pourrais pas le jouer !
J'aime Plender parce que Plender n'existe pas.

CLOVIS CORNILLAC FILMOGRAPHIE SÉLÉCTIVE

2007 ASTÉRIX AUX JEUX OLYMPIQUES
Réal. Frédéric FORESTIER (tournage)

2006 SCORPION
Réal. Julien SÉRI

LE SERPENT
Réal. Eric BARBIER

HAPPY FEET
Réal. George MILLER – voix

POLTERGAY
Réal. Éric Lavaine

NOS VOISINS LES HOMMES
Réal. Tim JOHNSON et Karey KIRKPATRICK - voix

LES BRIGADES DU TIGRE
Réal. Jérôme CORNUAU

2005 GRIS BLANC
Réal. Karim DRIDI

LE CACTUS
Réal. Michel MUNZ et Gérard BITTON

LES CHEVALIERS DU CIEL
Réal. Gérard PIRÈS

AU SUIVANT
Réal. Jeanne BIRAS

BRICE DE NICE
Réal. James HUTH

2004 UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES
Réal. Jean-Pierre JEUNET

LA FEMME DE GILLES
Réal. Frédéric FONTEYNE

MALABAR PRINCESS
Réal. Gilles LEGRAND

MENSONGES ET TRAHISONS ET PLUS SI AFFINITÉS...
Réal.Laurent TIRARD
César du meilleur second rôle masculin

LE VERT PARADIS
Réal. Emmanuel BOURDIEU

JE T'AIME, JE T'ADORE
Réal. Bruno BONTZOLAKIS

2003 APRÈS LA PLUIE LE BEAU TEMPS
Réal. Nathalie SCHMIDT

MARIÉES, MAIS PAS TROP
Réal. Catherine CORSINI

À LA PETITE SEMAINE
Réal. Sam KERMANN
Nomination au César pour le meilleur second rôle masculin

MALÉFIQUE
Réal. Éric Valette

UNE AFFAIRE QUI ROULE
Réal. Éric Veniard
Prix d'interprétation - Festival de St Jean de Luz

2002 CARNAGES
Réal. Delphine GLEIZE

UNE AFFAIRE PRIVÉE
Réal. Guillaume NICLOUX

2001 GRÉGOIRE MOULIN CONTRE L'HUMANITÉ
Réal. Arthus de PENGUERN

2000 LA MÈRE CHRISTAIN
Réal. Myriam BOYER

LES VILAINS
Réal. Xavier DURRINGER

1999 KARNAVAL
Réal. Thomas VINCENT
Nomination pour le César du Meilleur Espoir 2000

LES VILAINS
Réal. Xavier DURINGER

1997 OUVREZ LE CHIEN
Réal. Pierre DUGOWSON

1995 MARIE-LOUISE OU LA PERMISSION
Réal. Manuel FLECHE

1993 PÉTAIN
Réal. Jean MARBEUF

LES AMOUREUX (LES CŒURS DE PIERRE)
Réal. Catherine CORSINI

1989 SUIVEZ CET AVION
Réal. Patrice AMBARD

LE TRÉSOR DES ÎLES CHIENNES
Réal. Jacques OSSANG

1988 L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE
Réal. Philip KAUFMAN

IL Y A MALDONNE
Réal. John BERRY

LES ANNÉES SANDWICHES
Réal. Pierre BOUTRON

1985 HORS LA LOI
Réal. Robin DAVIS

PIERRE RICHARD EST CENDRAS

Qu'est-ce qui vous a donné envie de jouer dans *Le Serpent* ?

Ce qui m'a beaucoup plu dans le scénario du *Serpent*, c'est le suspense. À la lecture, j'étais accroché à mon fauteuil. De page en page, c'était un thriller très bien ficelé, l'engrenage était très bien construit. On avait la trouille en lisant le scénario. J'ai beaucoup aimé cela. Quant à mon rôle, je me demandais : "Pourquoi moi ?" Il n'y avait pas là les caractéristiques de ce que l'on pourrait appeler mon personnage, mon univers. Mais Éric semblait vraiment me vouloir et ça m'a touché. Il y a des films où je peux être irremplaçable et des films où je peux être remplacé très facilement. Et bien non, il me voulait moi, j'étais flatté. J'ai dit oui. Ensuite, j'ai fait sa connaissance, et cela n'a fait que confirmer mon envie de travailler avec lui.

Comment Pierre Richard est devenu Cendras ?

Cela fait pas mal de temps qu'on me connaît avec les cheveux longs et une barbe. D'une part dans la vie, mais aussi parce qu'au cinéma, j'ai toujours échappé au fait de les couper. Quand j'ai fait *Robinson Crusoë*, on ne m'a pas demandé de me couper la barbe. Quand j'ai fait *Sans Famille* non plus. Ni dans *Essaye-moi*. Cela fait très longtemps qu'on me dit que c'est très bien comme ça et tout d'un coup, on me dit : "Je te préviens tu n'auras pas de barbe, tu seras rasé et je vais te couper les cheveux". Cela fait longtemps que je ne m'étais pas vu comme ça. Et d'ailleurs, lorsque j'ai vu le film, évidemment, je savais que c'était moi, mais c'était troublant. Des personnes qui me connaissent depuis trente ans m'ont dit : "J'ai mis un quart d'heure avant de réaliser que c'était toi."

Comment s'est passé le travail avec Eric Barbier ?

Éric Barbier est manifestement un metteur en scène. Ça c'est une évidence. En dix minutes, j'ai compris qu'il savait ce qu'il voulait exactement, tant du point de vue de la caméra, de la scène, que du travail avec les acteurs. C'est un metteur en scène très talentueux. J'étais rassuré. Je lui ai fait confiance. J'avais un rôle effectivement surprenant pour moi, mais finalement, c'est ce qui m'amusait. Parce qu'il n'y a pas que la barbe, il y avait le costume aussi. La cravate ! Je pense ne pas avoir mis de cravate depuis quarante ans. Je m'en suis même passé aux Césars ! Et puis, je me suis retrouvé avec un costume trois pièces, une cravate et finalement, j'ai fait le comédien. C'était bien. En plus de jouer avec Clovis Cornillac et Yvan Attal qui sont des acteurs formidables. C'est le troisième film que je tourne avec Clovis. Il est maintenant devenu un très bon copain. J'ai fait la connaissance d'Yvan qui est très talentueux aussi.

Pourtant Cendras va en rencontrer des difficultés !

Je me suis fait un tout petit peu corriger par Clovis, mais à la limite c'est moins violent que de prendre une baffe de Depardieu dans *Les Compères* ! Cendras est un minable, il trompe sa femme, il est lâche, il a peur. Mais, à la fin, il a un sursaut de courage et, parce qu'il aime bien Vincent, ou parce qu'il comprend qu'il le faut, il aide le héros à s'en sortir. Et ça, ça m'a bien plu.

PIERRE RICHARD FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

2006 **LE SERPENT**
Réal. Éric BARBIER

2005 **ESSAYE-MOI**
Réal. Pierre-François MARTIN-LAVAL

2004 **LE CACTUS**
Réal. Michel MUNZ, Gérard BITTON

2003 **MARIÉES, MAIS PAS TROP**
Réal. Catherine CORSINI
EN ATTENDANT LE DÉLUGE
Réal. Damien ODOUL

1999 **27 MISSING KISSES**
Réal. Nana DJORDJADZE
Quinzaine des réalisateurs au festival de Cannes 2000

1997 **DROIT DANS LE MUR**
Réal. Pierre RICHARD

1995 **LES MILLES ET UNE RECETTES DU CUISINIER AMOUREUX**
Réal. Nana DJORDJADZE
Quinzaine des réalisateurs - Festival de Cannes 1996 - Prix d'interprétation masculine au Festival de Karlovy Vary (République Tchèque)**. Sélectionné pour représenter la Géorgie aux Oscars 1997**

1994 **L'AMOUR CONJUGAL**
Réal. Benoît BARBIER

1993 **LA PARTIE D'ÉCHECS**
Réal. Yves HANCHAR

1992 **LA CAVALE DES FOUS**
Réal. Marco PICO

1991 **VIEILLE CANAILLE**
Réal. Gérard JOURD'HUI

1990 **ON PEUT TOUJOURS RÊVER**
Réal. Pierre RICHARD

1989 **BIENVENUE À BORD**
Réal. Jean-Louis LECONTE

1988 **À GAUCHE EN SORTANT DE L'ASCENSEUR**
Réal. Edouard MOLINARO

1986 **LES FUGITIFS**
Réal. Francis VEBER

1984 **LE JUMEAU**
Réal. Yves ROBERT

1983 **LES COMPÈRES**
Réal. Francis VEBER

1982 **UN CHIEN DANS UN JEU DE QUILLES**
Réal. Bernard GUILLOU

1981 **LA CHÈVRE**
Réal. Francis VEBER

1980 **LE COUP DU PARAPLUIE**
Réal. Gérard OURY

1979 **C'EST PAS MOI C'EST LUI**
Réal. Pierre RICHARD

1978 **JE SUIS TIMIDE MAIS JE ME SOIGNE**
Réal. Pierre RICHARD

1977 **LA CARAPATE**
Réal. Gérard OURY

1976 **ON AURA TOUT VU**
Réal. Georges LAUTNER
LE JOUET
Réal. Georges LAUTNER

1975 **LE RETOUR DU GRAND BLOND**
Réal. Yves ROBERT
TROP C'EST TROP
Réal. Didier KAMINKA
LA COURSE À L'ÉCHALOTTE
Réal. Claude ZIDI

1974 **LES NAUFRAGÉS DE L'ÎLE DE LA TORTUE**
Réal. Jacques ROZIER
LA MOUTARDE ME MONTE AU NEZ
Réal. Claude ZIDI

1973 **LA RAISON DU PLUS FOU EST TOUJOURS LA MEILLEURE**
Réal. François REICHENBACH
JULIETTE ET JULIETTE
Réal. Rémo FORLANI
UN NUAGE ENTRE LES DENTS
Réal. Marco PICO
JE SAIS RIEN, MAIS JE DIRAI TOUT
Réal. Pierre RICHARD

1972 **LE GRAND BLOND AVEC UNE CHAUSSURE NOIRE**
Réal. Yves ROBERT
LES MALHEURS D'ALFRED
Réal. Pierre RICHARD

1970 **LE DISTRAIT**
Réal. Pierre RICHARD

1967 **ALEXANDRE LE BIENHEUREUX**
Réal. Yves ROBERT
LA COQUELUCHE
Réal. Christian-Paul ARRIGHI

LISTE ARTISTIQUE

YVAN ATTAL	VINCENT
CLOVIS CORNILLAC	PLENDER
PIERRE RICHARD	CENDRAS
SIMON ABKARIAN	SAM
MINNA HAAPKYLA	HÉLÈNE
OLGA KURYLENKO	SOFIA
GÉRALD LAROCHE	BECKER
JEAN-CLAUDE BOUILLON	MAX
VÉRONIKA VARGA	CATHERINE
PIERRE MARZIN	CARBONA

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	ÉRIC BARBIER
Scénario, adaptation et dialogues	ÉRIC BARBIER ET TRÂN-MINH NAM
Images	JÉRÔME ROBERT
Décors	PIERRE RENSON
Costumes	CLAIRE GÉRARD-HIRNE
Montage	VÉRONIQUE LANGE
Son	FRANÇOIS MAUREL
Montage son	KEN YASUMOTO ET SELIM AZZAZI
Mixage	JEAN-PAUL HURIER ET MARC DOISNE
Assistant réalisateur	PHILIPPE LARUE ÉRIC BARTONIO
Casting	GIGI AKOKA
Scripte	LAURENCE COUTURIER
Photographe de plateau	THIBAULT GRABHERR
Maquillage	THI THAN TU NGUYEN
Coiffure	GÉRALD PORCHER
Musique originale	RENAUD BARBIER
Directeur de Production	ÉRIC ZAOUALI

PRODUIT PAR
OLIVIER DELBOSC,
ÉRIC JEHELMANN
ET MARC MISSONNIER POUR FIDÉLITÉ
PIERRE RAMBALDI POUR BIG WORLD

EN ASSOCIATION AVEC
WILD BUNCH

EN CO-PRODUCTION AVEC
FRANCE 2 CINÉMA

AVEC LA PARTICIPATION DE
CANAL +

DISTRIBUÉ PAR
WILD BUNCH DISTRIBUTION

VENTES INTERNATIONALES
WILD BUNCH

BANDE ORIGINALE DISPONIBLE SUR CD milan

PLENDER DE TED LEWIS EST PUBLIÉ EN FRANCE AUX ÉDITIONS RIVAGES/NOIR